

lui fut remise, et des instructions très détaillées lui indiquaient le moyen de s'en servir en l'attachant à la fenêtre. J'inventai alors un piège infâme, écoute, Robert, écoute. Je fis décoller les pierres qui soutenaient la fenêtre afin qu'elle s'écroulât, entraînant la malheureuse qui se serait brisée sur les dalles de la cour de marbre. C'était Noël ! La nuit de cette mauvaise action, je m'endormis dans la crainte de Dieu. La nuit, je fus transporté dans une immense galerie de nuages. Des voûtes et des voûtes se suivaient par milliers, allant, allant toujours. Sous ces voûtes, des petites lampes d'or se balançaient doucement. Il eut fallu des années pour les compter. Les unes s'allumaient tout à coup, d'autres s'éteignaient tout à coup, d'autres s'éteignaient subitement ; celles-là vacillaient et crépitaient très longtemps avant de s'éteindre. Chacune de ces lampes était gardée par des anges.

— Toutes les nouvelles lampes avaient pour gardiens des anges blancs et beaux comme la beauté ; d'autres lampes avaient des anges noirs, laids et méchants ; ils semblaient attendre avec impatience le moment où la flamme s'éteindrait.

— Qu'est-ce que tout cela ? demandai-je à mon guide.

— Ce sont les âmes des humains. Celles qui s'allument si brillamment sont les âmes des nouveaux-nés ; des anges sans tache les gardent. Voici les âmes de ceux qui sont à l'âge où l'on pêche ! L'Esprit du mal et l'Esprit du bien se les disputent. Les dernières qui s'éteignent sont les mourants de la terre, et vois, me dit-il, en me montrant plusieurs leurs prêtes à s'éteindre, vois : à la minute suprême, le dernier souffle revient presque toujours à l'Esprit du bien.

— Alors je demandai à voir ma lampe.

— Viens, me dit-il.

— Et l'être étrange qui me conduisait m'entraînant sous les voûtes innombrables, me fit voyager longtemps. Enfin, m'arrêtant brusquement :

— Regarde ! voilà ton âme !

— Je fus pétrifié de terreur. Une seule goutte d'huile restait dans ma lampe, et au-dessus un ange aux ailes noires soufflait sur sa flamme pour en activer la fin. J'eus peur, et je fus lâche, oui, je fus lâche, dit le duc en tremblant de tout son corps.

— Ecoute, Robert... écoute... A côté de moi brillait une flamme de l'éclat la plus pur ; un ange aux ailes toutes blanches protégeait cette lampe d'or. L'Esprit du mal me vint parler à l'oreille !

Le vieux duc s'arrêta ; on eût dit que la voix lui parlait encore. Son ceil s'injecta de sang, ses cheveux se dressèrent d'horreur, ses dents claquaient d'effroi.

Il continua d'une voix stridente :

— Je m'approchai de la lampe brillante : l'ange aux ailes blanches me regarda doucement, mais l'ange aux ailes noires parlait toujours. Je ne vis rien, je ne voulus rien voir. J'arrachai une plume à l'ange noir et, la trempant dans la lampe brillante, je pris l'huile goutte à goutte et la versai dans la mienne. Ma flamme devint scintillante et rouge comme du sang, l'autre pâlisait mais gardait un éclat d'étoile ; il ne restait plus qu'une goutte d'huile. L'ange blanc étendit son aile pour m'arrêter ; mais un ange aux ailes nacrées, portant un glaive d'or, passa rapidement :

— Laissez faire cet homme ! Dieu jugera dit-il.

— Je pris la dernière goutte d'huile... Alors j'eus peur.

— Quelle est cette lampe, demandai-je en montrant la pauvre flamme prête à s'éteindre !

Et la voix répondit :

— C'est l'âme de ton fils bien-aimé !

— Au même moment, la lampe brillante s'éteignit ; l'ange blanc prit son souffle dans ses ailes et s'envola en poussant un cri de douleur. L'Esprit du mal répondit par un cri de triomphe.

— Je m'éveillai glacé d'horreur. Dans ma chambre, deux cadavres étaient étendus, broyés, méconnaissables ; mon fils, prévenu par sa fiancée, avait voulu protéger sa fuite, et le piège criminel inventé par moi les avait tués tous les deux. C'é-

tait Noël ! Il y a vingt ans de cela...

Le vieillard retomba sur le fauteuil du cal. Les larmes ruisselèrent sur son visage !

— Cesse, dit-il au nègre préposé à la garde de la précieuse lampe, cesse d'arroser cette flamme. J'ai fait ma confession, je puis mourir maintenant. Mais Dieu me pardonnera-t-il ?

En ce moment, les cloches sonnèrent à toute volée dans le château, et les chants d'église se firent entendre. Les portes de la grande salle s'ouvrirent. Dans le fond, la chapelle du vieux manoir était resplendissante de lumières ; l'Enfant Jésus, sur sa couche de paille, parut rayonnant de gloire et de pardons. Le vieux duc tomba à genoux devant le prêtre :

— Homme, dit la voix du prêtre, Jésus est né, a souffert, est mort pour racheter les péchés de l'homme : Tu as péché, tu as souffert, tu te repens, Dieu te pardonne ! Que ton âme s'envole en paix !

Alors le vieillard, tournant son regard vers la lampe d'or, vit au-dessus un ange aux ailes blanches. Cet ange, il le reconnut : c'était le gardien de la lampe brillante. L'ange lui sourit doucement, et, prenant dans ses ailes la lueur prête à s'éteindre, il s'envola vers le ciel. Le duc de Kerberzoff était mort !

AVENTURE DE CHASSE

Miss Lottie Mirrill, qui est renommée pour la plus intrépide chasseresse du comté de Wayne, Pennsylvanie, étant allée ces derniers jours dans le Drig Swamp pour chasser le cerf, a trouvé les traces d'un ours et les a suivies jusqu'à une espèce d'ancre, dans laquelle elle a saisi deux petits ours pas plus gros que des chats. A sa sortie, une ourse énorme lui a planté ses griffes sur les épaules, miss Lottie, déconcertée par cette attaque imprévue, s'est évanouie, ce qui lui a sauvé la vie, car la mère ourse, ne la voyant plus bouger, l'a abandonnée pour jouer avec ses nourrissons. En reprenant connaissance, la chasseresse a ajusté sournoisement la bête qui ne pensait plus à elle, lui a envoyé deux balles dans le flanc et l'a achevée avec son couteau de chasse. Avant qu'elle eût le temps de recharger sa carabine, elle a eu à lutter contre un nouvel ennemi, un ours mâle, dans le cou duquel elle a plongé son couteau une douzaine de fois, sans recevoir elle-même les marques de ses dents et de ses griffes. Les péripéties de la bataille ont amené les combattants au bord d'un précipice presque à pic, surplombant d'une centaine de pieds la crique Wallinpaupack. L'ours, en cherchant à se relever, a posé une patte de derrière dans le vide et a été entraîné par son poids, mais il a saisi en même temps avec une patte de devant les vêtements de miss Merrill, et tous deux ont dégringolé ensemble. Dans leur descente rapide, ils ont été jetés contre un arbre. La force du coup a achevé l'ours, déjà épuisé par la perte de son sang, et miss Merrill a eu seulement le bras gauche cassé et deux côtes enfoncées. Elle s'est traînée jusqu'à la maison la plus voisine, distance d'un mille environ, d'où, dès que son aventure a été connue, on est parti chercher les ours et les corps de leur père et mère. Celle-ci pesait 403 livres, le mâle 484. Miss Merrill est en pleine convalescence.

— Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plus tôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes. On les accuse de parler davantage ; cela doit être, et je changerais volontiers ce reproche en éloge. La bouche et les yeux ont chez elles la même activité, et par la même raison.

— L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui lui plaît ; l'un, pour parler, a besoin de connaissances, et l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les choses agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

— C'est J.-J. Rousseau qui a écrit cela ; l'agréable étant le complément obligé de l'utile, il faut laisser parler les femmes.

A NOS ABONNÉS DE LA CAMPAGNE

L'agent général de L'OPINION PUBLIQUE, M. Edmond Stevens, doit bientôt parcourir les paroisses des comtés de Saint-Hyacinthe, Arthabaska, Yamaska, Nicolet et Richelieu, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que M. Stevens visitera voudront bien lui donner tous les renseignements et l'aide qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

M. Stevens visitera aussi : Actonvale, Roxton Falls, Richmond, Sherbooke, Danville et Kingsey Falls.

Le *Moniteur Universel*, de Paris, donne sur le Transvaal des renseignements très curieux sur la manière dont cette république a été annexée à l'Angleterre :

Il faut se rappeler, dit-il, comment l'annexion du Transvaal s'est opérée : vingt-cinq policemen et une proclamation de Sir Theophilus Shepstone ont suffi pour mettre fin à cette république. Il est vrai qu'il y a deux ans et demi cette république n'avait plus que le souffle : pas de soldats, pas d'argent, et un voisin redoutable : Cettwayo ; mais à peine le roi des Zoulous était-il fait prisonnier, que le vieil antagonisme qui, depuis 1834, existe entre les Boers et les Anglais, reparut à la surface. Sir Battle Frere eut le tort de vouloir jouer sur les mots ; il promit de faire parvenir à la reine Victoria un mémoire réclamant l'indépendance du Transvaal. Les Boers s'imaginaient qu'implicitement on reconnaissait leurs droits ; grande fut leur fureur lorsqu'il s'aperçurent que l'Angleterre voulait les garder malgré eux ; de là le *meeting* de Pretoria et la déclaration de Krüger. Les Boers s'imaginent qu'on veut les réduire en servitude ; ils voient ce qui se passe en ce moment au Zoulouland, et ils sont épouvantés.

Il paraît que les Zoulous meurent de faim, que le maïs manque et que des champs entiers ont été brûlés parce qu'ils recelaient des reptiles. Pour civiliser les Zoulous, l'Angleterre commence par les subjuguier comme on dompte les bêtes féroces, et les Boers sont affolés de terreur. Ils se battent généralement fort mal, et on ne peut pas comprendre comment il leur a été possible de remporter des avantages aussi considérables et de s'emparer de tous les points stratégiques.

— On dit qu'ils sont commandés par des officiers étrangers, allemands et portugais ; toujours est-il qu'ils deviennent fort dangereux à cause des alliances qu'ils peuvent former avec les Bazutos, les Zoulous et les Pondos.

Voilà encore un peuple qu'il va falloir mitrailler. Que de sang répandu dans les cinq parties du monde pour assurer son prestige ! M. Childers, le ministre de la guerre, envoie cinq à six mille hommes au Cap, et l'arsenal de Woolwich est de nouveau occupé comme au temps de lord Beaconsfield. Voilà une expédition qui coûtera encore deux à trois millions sterling.

La mère du petit Paul :

— Eh bien ! mon enfant, tu vas mettre tes souliers dans la cheminée, ce soir ?

Paul, avec un soupir :

— Oui ; mais c'est mon voisin de classe qui a de la chance : il est le fils d'un cordonnier !

* *

Un Parisien apercevant sur le boulevard un de ses amis, dont le front est rayonnant :

— Tiens ! Je croyais que tu devais passer la semaine du Jour de l'An à Nice, chez ta belle mère !

— En effet, mon ami... mais il y a eu amnistie !

* *

— Saviez-vous, dit un Yankee à un Juif, qu'on pendit les Juifs et les Arabes dans la Pologne ?

— Vraiment ! Alors c'est une chance que vous et moi ne fumes point là, répondit le Juif.

LE "HOME" DE LA PRINCESSE DE GALLES

Hier, 26 janvier, dit le correspondant du *Figaro*, je m'occupais du *home*, je ne dois pas oublier le "home" de la plus gracieuse des Altesses. J'ai nommé la princesse de Galles.

M. le marquis de Lau possède une statuette de marbre blanc signée d'un nom célèbre. Elle représente une dame de la cour de Henri II. Le corps frêle et souple, moulé dans la longue jube de brocart, relevée d'un côté. Le buste enfoncé comme une fleur prête à s'ouvrir dans le corsage raide, chargé de pierreries. La tête, délicate et fière, au profil Renaissance, ciselée comme la tête d'une divinité sur un joyau ; une toque à longues plumes sur les cheveux. Tel est ce marbre, — bijou fait femme, — petite fée, moitié objet d'art, moitié apparition portrait de S. A. R. la princesse de Galles, par M. d'Épinay.

Image exquise et royale traduisant mieux qu'aucune autre cette beauté qui tient du rêve.

La princesse, descendue de son piédestal, est une douce jeune femme, — une mère vieillante, une maîtresse de maison simple presque bourgeoise.

Avez-vous remarqué qu'on fait l'éloge d'une princesse en disant : elle est bourgeoise, et l'éloge d'une bourgeoise, en disant : elle est princesse.

Il faut, en effet, à la femme bien née un mélange de ces qualités si différentes. Princesse de cœur, d'âme, de générosité, de courage, de figure, — bourgeoise d'accueil, bourgeoise par l'amour du foyer, la préoccupation des enfants, l'entente d'une sage économie.

Tous les matins, à neuf heures, les trois filles de la princesse de Galles prennent leur leçon de musique. On envoie réveiller "maman," et peu d'instants après la princesse arrive, en robe de chambre, pour assister à la leçon.

Les progrès de ses filles l'intéressent beaucoup. Elle sait les apprécier mieux que personne, étant elle-même musicienne accomplie. Sa nature délicate et rêveuse, — bien danoise, — se trahit dans son jeu. Elle chérit surtout les mélodies de Chopin, de Schumann et les exécute avec un rare talent.

Les trois princesses Louise, Victoria et Maud sont aussi différentes de caractères que de visages. L'aînée, la princesse Louise, possède les traits fins, la grâce de sa mère : douce, gaie, affable, c'est la plus Parisienne des trois sœurs ; la seconde, la princesse Victoria, est le portrait vivant de son père. Très fière, d'une nature exclusive, elle aime peu de gens, mais quand elle aime, c'est avec une sûreté extrême. Elle unit à un profond sentiment de sa dignité un cœur généreux et facile à s'émouvoir. Son intelligence, très développée, la rend d'autant plus attachante.

La dernière sœur, la princesse Maud, peut s'appeler encore un baby. Elle a dix ans. Elle ressemble beaucoup à la reine, sa grand-mère. Bonne et déjà un peu sérieuse par moments.

Les appartements intimes de la princesse de Galles, à Sandringham comme à Marlborough House, sont disposés tout à fait dans le goût français. On se croirait dans le salon d'un hôtel des Champs-Élysées.

Partout des bibelots à la dernière mode épars sur des tables en peluches ; petits chiens, cages d'argent avec des oiseaux (qui ne chantent pas), amours de Saxe, jardinières mignonnes en faïence ou en sèvres, encriers, buvards, couteaux, comme dans les magasins de la rue de la Paix.

Le papier à lettre vient toujours de Paris, ainsi que les toilettes et toutes les fanfreluches nouvelles.

Les meubles sont entourés de paravents bas, parfois brodés par la princesse. Beaucoup de souvenirs d'ivoire, d'émail, d'argent et de nacre rappellent le voyage du prince Bertie aux Indes. Des photographies en profusion font songer aux amis absents.

Amitié, grâce et bonté, telle est la devise de ce *home* royal où Paris se sent fier de tenir une si grande place.